

Simone Weil et la philosophie dans son histoire

Présentation

GUY PETITDEMANGE

L'année même où l'on célèbre le centenaire de sa naissance, il semblait inconcevable de passer sous silence Simone Weil. Son œuvre si vaste, si variée, si pénétrante apparaît à coup sûr incongrue, excentrique, aventureuse même, au regard du savoir ordonné qui fait loi aujourd'hui en philosophie (et ailleurs). Mais, au moins autant qu'un savoir qui sectorise et qui classe, la philosophie n'est-elle pas, plus originairement, ce qui s'efforce de tenir ensemble, dans un lien vivant, *et* la volonté éperdue de comprendre – 'le pacte originel entre l'esprit et l'univers', comme le dit un de ses premiers textes –, *et* la présence non pas voulue mais subie de tous les événements qui englobent la vie propre dans la vie collective, *et* le souci spirituel, cet horizon d'un sens, jamais prédéterminé, qui surgit du désir toujours si hésitant – presque par honte – à se dire? Simone Weil tient ensemble, sans jamais les dissocier, ces questions de la science, de la politique, de la mystique.

Sur ce chantier qui n'en finit pas de s'étendre, puisque le réel est toujours imprévisible, Simone Weil puise partout, ne se cantonne en rien, trouve ses sources vivifiantes; surtout elle ne relâche jamais l'effort vers le plus de raison possible, c'est-à-dire vers le plus de clarté et de communicabilité. Il est rare de trouver tant de liberté associée à la rigueur d'une cohérence d'ensemble, sans prendre la forme rude du système. En plus et ceci a beaucoup de prix, il y a chez elle la beauté étrange de la langue: l'écriture, incarnation de 'l'idée', en rajoute au concept. Aujourd'hui les philosophes cherchent leur style. Comme chez bien d'autres, l'extraordinaire qualité de l'écriture chez Simone Weil montre que la sagesse ne se réduit jamais à un système d'abstractions qui traduirait 'le géométral de toutes les perspectives' comme le dit Merleau-Ponty. Parole vive, présence totale, physique à ce qu'on pense et sans dissimulation, dans la mouvance de la lettre et le soin de la lettre, voilà pourquoi Simone Weil est aujourd'hui lue plus intensément et plus attentivement que jamais, et partout.

Cela ne signifie aucunement qu'il y ait dans ces textes un savoir absolu pour tous. Cela fait voir au contraire l'effet sur tous de l'effort de vérité pour soi que peut accomplir quelqu'un qui s'expose, ici et maintenant, face aux défis conjugués – et si souvent esquivés – du savoir, de l'action, de son propre désir et de nos enracinements. Et l'étonnant ici est la liberté, vis-à-vis de toute puissance : n'importe quel collectif, la gloire, la force, le moi.

Le dossier ici présenté n'est pas une somme, bien moins encore un dernier mot. Il s'agit de faire apparaître un écart. Simone Weil, lectrice forcée, prend énormément à des sources pour elle nourricières, décisives : le monde grec et païen, Descartes, Kant, les théories plus modernes de la subjectivité et de la perception. Aux interprétations successives, même celle magistérielle de l'Église, elle ajoute la sienne. Docile aux textes, elle fait entendre une voix propre. Michel Narcy, Miklos Vetö, Joël Janiaud, Emmanuel Gabellieri, connaisseurs réputés de longue date, font ici bien ressortir les fidélités, les écarts, les enjeux. Difficile d'être plus juste. Et moi-même, je m'arrêterai sur quelques contrastes violents du dernier écrit de Simone Weil, le Cahier 18.

Mais il est difficile aussi de bien saisir le principe de cet écart si actif dans la lecture de Simone Weil. Ce ne peut être une variante d'opinion ou de jugement. Madeleine Davy avait jadis soutenu que Simone Weil avait vu quelque chose et que cela même engendrait toute son œuvre. En effet ce qui constitue le philosophe, c'est une vue, nullement une floraison d'idées. Comme il est ici suggéré maintes fois, ce serait sans doute chez Simone Weil 'le lien entre le désir et la grâce', ce qui se noue entre ce qui s'élève et ce qui descend, entre ce qui porte en avant et ce qui vient, entre l'envol du désir et l'obéissance, l'idée d'une 'intersection'. Mais celle-ci ne supprimerait jamais la distance entre l'homme et le plus loin que lui. Et tout autant, elle n'aurait d'autre destination première que ce monde-ci, le séjour propre, dans ses limites et ses possibles. Certaines formulations catégoriques le disent bien : « Quiconque aime le prochain comme soi-même, même s'il nie l'existence de Dieu, aime Dieu » (*Cahier 6*, 390).